

CLINIQUE DE L'INSTITUTION – Agnès Benedetti

Samedi 4 mai 2013

Arles, Maison de la Vie associative

ATELIERS CLINIQUES PSYCHANALYSE INSTITUTION

Ouverture de la journée, Agnès Benedetti

Au départ et devant l'actualité, est né un souhait de consacrer une journée à la clinique de l'autisme. Etait-ce trop, vif, trop brûlant ? Le risque de renforcer le caractère duel des débats nous fit reculer.

Nous avons collectivement opté pour nous centrer sur les motifs de notre association, la clinique des institutions, en remerciement à Jean-Pierre Lebrun auteur du livre du même nom, qui a soutenu, parmi quelques autres, la naissance de ce projet associatif. Exclure un impensable, et il nous fait retour.

1ère actualité qui bouscule notre journée, l'absence de Salim Mokaddem, retenu par une mission auprès de la Présidence du Niger, et qui nous exprime ses regrets, qui devait soutenir ici la question du courage de dire, la pratique de la parésia dans la cité, ce thème sera un fil rouge permanent de la journée, je tâcherai de vous en dire un mot comme je pourrai.

2ème actualité qui concerne notre thème exclu (du titre mais pas des contenus...) qui nous revient en force et comme par hasard en première ligne, ce sont les dispositions prise par notre Ministre délégué à la Santé, en matière de dépistage précoce de l'autisme. Dispositions pour beaucoup heureuses et sans doute attendues des professionnels, dépistage précoce préconisé par beaucoup de cliniciens et chercheurs, entre 18 mois et 3 ans contre 6 ans en moyenne aujourd'hui, développement des places dites de « répit », 700 places en unité de maternelle spécialisée, mais aussi la formation de 5000 personnels dans le médico-social à des méthodes dites « éducatives ». Le portail du Gouvernement précise : ABA, Teach, et PECS, méthodes recommandées par la Haute Autorité de Santé. Le discours sur le conflit actuel opposant les méthodes comportementalistes à l'approche psychanalytique est clair et renforce les dernières positions de l'HAS hostiles aux orientations psychanalytiques, malgré tous les recours faits à ce jour par les différentes écoles et mouvements professionnels orientés par la psychanalyse et qui invitent à reconsidérer les travaux et leur conclusions, malgré l'ampleur et l'importance des recherches cliniques en cours, dont vous pourrez trouver trace sur le site de PREAUT. (Prévention Autisme)

Marie Allione, qui était présente le 12 avril dernier sur Arles, nous écrit : « Il va falloir se rassembler, la CIPPA (coordination internationale entre les psychothérapeutes et psychanalystes de personnes avec autisme) représente un groupe autour de Geneviève Haag qui essaie de soutenir les gens. Les gens peuvent prendre appui sur ce groupe. Il y a dans ce groupe beaucoup de psychanalystes de la SPP et quelques autres comme Graciela Crespín, Marie-Christine Laznik de l'ALI et moi d'Espace Analytique et il y a Maria Rhodes de la Tavistock clinic et Susanna Messeca (Italie) Bernard Golse, Pierre Delion, Lisa Ouss etc... C'est un groupe très ouvert et qui intègre comme beaucoup d'entre nous les données des neurosciences et cognitives.

Contrairement à ce que dit la ministre qui veut la paix, je pense qu'elle vient de rallumer la guerre ! Et que c'est pas fini ... malheureusement car c'est au détriment de la nécessaire tranquillité pour pouvoir se consacrer au coeur de notre travail : l'accompagnement des enfants autistes et de leurs parents, ceux qui font appel à nous ! et il y en a ! »

J'évoquerai pour ceux qui veulent approfondir ce point le livre de Claude et Marie Allione « Autisme, donner la parole aux parents » LLL.

Sur cette guerre déclenchée, par qui et pourquoi, nous n'avancerons pas plus sur ce point ici, cela renvoie sur le fond à l'analyse que fait JP. Lebrun dans Clinique de l'Institution au sujet des deux modalités du lien social, l'une que l'on dira traditionnelle pour faire court, et organisée autour d'un collectif soumis à un chef, et l'autre, groupement d'intérêt au un par un. JP. Lebrun en citant Marcel Gauchet nous rappelle que le lien social au fond ne peut se soutenir que de l'existence de cette division, de ces deux modalités là de la vie collective. Que le bien commun et la vie collective organisée par des normes a à prendre en compte la place à faire aux singularités, et qu'il y a une dialectique difficile et permanente entre les deux. Mais qu'à vouloir se soulager en supprimant un bord, on tombe dans une forme de totalitarisme. Ici, on a plutôt dogme contre dogme, alors que la réalité des terrains cliniques est beaucoup plus mélangées, sur le terrain, il n'y a pas contrairement à ce que l'on en dit de psychanalyse proprement dite des autistes, mais une approche référencée à la psychanalyse, et il n'y a quasiment jamais de prise en charge de l'autisme qui n'associerait pas approche du sujet et approche éducative, soutenu par les recherches en neurosciences. Ravaler cette complexité à un seul bord c'est non seulement trahir la réalité clinique, mais aussi créer les conditions d'une flambée guerrière.

Cette journée va donner la parole à des professionnels du soin et de l'éducation spécialisée parole qu'ils vont faire vivre dans leur dire et dans les échanges qui s'en suivront entre nous, en petits groupes puis en plénière. Aucun des présents ne trouve facile de venir soutenir devant vous un témoignage d'une pratique souvent lourde et qui les expose. Il a fallu les rencontrer, les convaincre. Il a fallu le travail de tissage les liens associatifs bâtis sur plusieurs années, les travaux en groupe d'analyse de pratiques. Certains auraient voulu venir, le feront plus tard, ou ailleurs. Mais ils sont convaincus que la clinique ne survivra pas sans une parole qui la soutienne et qui fasse contrepoint aux grilles d'évaluation qui en certains lieux l'ont totalement supplantée. Ces tentatives de dire le fait clinique font preuve du travail de transformation à l'oeuvre du fait même de la capacité de la mettre en récit, dans le dépassement des doutes et de la peur. Le courage n'étant pas de ne pas avoir peur, mais de la traverser et de se retrouver modifié. Walter Benjamin, en 1946 au sortir de l'expérience de la barbarie nazie, disait dans Le Conteur « On rencontre de plus en plus rarement une personne capable de raconter proprement quelque chose. L'embarras se répand de plus en plus fréquemment dans l'assemblée quand s'exprime le désir d'écouter une histoire. C'est comme si une capacité qui nous semblait inaliénable, comme si la plus assurée de nos certitudes, nous était enlevée. C'est-à-dire la capacité d'échanger des expériences (...) Une cause de ce phénomène est évidente : l'expérience a connu une chute de valeur, et il semble que sa chute se poursuive vers une profondeur sans fond. » Or, un philosophe actuel, Guillaume Le Blanc, tente quant à lui d'analyser le commun de l'existence. Revenant sur la fameuse expression de Benjamin « la chute du cours de l'expérience », il la resitue dans le contexte de la dernière guerre, qui a été une expérience décevante. Or dit-il « notre monde est porteur d'expériences qui ne demandent qu'à être prolongées en expériences de pensée ». Guillaume Le Blanc « explore des pratiques ordinaires en essayant de comprendre comment elles peuvent être malmenées par le dispositif des normes dans lequel elles se trouvent, mais aussi comment elles réinventent des formes sociales neuves ». Il a récemment publié sur la course à pied sous le titre Courir, Méditations physiques, et dit « la course est une fiction en soi, on court dans un espace, on fabrique une figure de style, ces coureurs comme Zatopek comme MJ. Perce, comme Guy Dru, inventent des fictions, et leur vie est devenue une fiction. Voilà ce qu'est une vie, des ponts épars que l'on tente de relier, la course en est une sorte de métaphore. La vie n'a rien d'une ligne droite et relier ces points c'est fabriquer une fiction. »

Ne peut-on pas appliquer cette formule au fait clinique que les témoignages de ce jour vont tenter d'organiser, de subjectiver et de transmettre ? Il s'agit d'engager, de nos intervenants à vous, un échange en mouvement qui nous modifiera tous à l'issue du trajet.

Nos invités, Jean-Pierre Lebrun, Joseph Rouzel, les entendront du lieu de leurs travaux et de leur pensée, et noueront leur lecture à ce travail de subjectivation qui est indissociable de la question des formes lien social que ces propos vont aussi venir interroger, et notamment la question de l'institution aujourd'hui.

Salim Mokaddem souhaitait évoquer pour nous la parrêsia, qui signifie le courage de la vérité.

« Le Courage de la vérité est la seconde partie d'un cours de Michel Foucault dont le titre général est Le Gouvernement de soi et des autres, où il avait étudié la notion de parrêsia (mot grec formé sur le pronom pan (tout) et le verbe rein (dire) et qu'on peut traduire par « dire-vrai » ou « franc-parler ») dans ses implications d'ordre politique. Il s'agissait alors de dégager ce qu'on pourrait appeler une condition non formelle de la démocratie athénienne : le courage d'un dire-vrai s'exerçant depuis l'exposition publique d'une tribune politique. Ce qui rend effectif et authentique le jeu démocratique, c'est ce « courage de la vérité » (l'expression apparaît déjà) qui suppose toujours une prise de risque et une mise en jeu de l'existence même du citoyen prenant la parole dans l'assemblée et acceptant le débat contradictoire »

<http://www.actu-philosophia.com/spip.php?article124>, Henri de Montvallier.

« L'éthique sera un usage du bien dire qui consiste essentiellement à dire ce qu'on sait bien au risque de se mettre en danger là où on le dit. Ce courage de la vérité est un affect politique que très peu de gens ont aujourd'hui en partage parce que l'affect dominant est un mixte de peur et d'angoisse. Comment contrevenir à cette peur généralisée en créant un horizon de vie ou d'attente qui transmette le désir de vivre et d'inventer un ailleurs ? »

(Extrait de la table ronde « Politique, Cité et Transmission » avec Salim Mokaddem, Philosophe et Ecrivain, à l'occasion des Rencontres inter-culturelles pour la Paix deuxième édition « Ethique, Education et Transmission », organisées par le Centre Ethique International, Montpellier 2011

Cynthia Fleury, philosophe, dans La fin du courage, paru chez Fayard précise que la parrêsia n'a rien à voir avec le discours communicationnel, il s'agit de prendre un risque celui de la relation avec celui à qui l'on s'adresse. Il ne s'agit pas dans la parrêsia de dire tout haut ce que les autres pensent tout bas, ce n'est pas un dire qui oblige les autres, mais un dire qui s'oblige. Le risque porte donc sur la relation qui est nouée, et qui, dans l'acte de dire pourrait se dénouer. C'est donc bien, comme le dit Salim Mokaddem, une traversée de la peur.

Dans nos contextes de débat simplifié, de parole communicationnelle et souvent falsifiée, de tentative de réduction de l'opacité du réel, la parole soutenant le fait clinique est d'autant plus courageuse à exercer qu'elle s'inscrit aujourd'hui dans un « inutile » institutionnel, au regard des exigences de respect d'objectifs induits par les politiques de gestion. Elle est cependant, dans l'écart, le pas de côté qu'elle crée, dans la pensée, la créativité, l'humour voire la poésie qu'elle ouvre, la source qui permet de soutenir la division subjective qui définit l'être parlant. De la poésie comme asile Joseph Rouzel nous parlera.

La clinique du sujet est aujourd'hui et toujours plus, une subversion face à ces nouvelles normes issues du monde de l'entreprise. Elle exige plus encore que par le passé de supporter et d'insister sur le nécessaire travail de l'ordinaire face aux exigences des procédures, de se saisir de façon inventive des nouveaux outils imposés. Il s'agit aussi de penser la nature d'un langage qui envahit nos institutions et qui est issu des exigences économiques et financières du néo-libéralisme qui peut en tant que tel amener à transformer nos pratiques par la colonisation des esprits qu'il induit. En regard, la parole sur la clinique du sujet permet de situer le patient et l'institution dans une histoire et recrée l'intérêt, pour le coût (..coup), utile, du sens d'un bien commun qu'apporte le

collectif. Encore en faut-il au moins un, dans ce collectif qui le soutienne et le garantisse, par sa place d'exception, nous aborderons ce point avec Jean-Pierre Lebrun.

La parole porte un double enjeu synchronique : il s'agit de tisser grâce au simple exercice de la parole partagée dans le collectif soignant les trois dimensions du réel, du symbolique et de l'imaginaire qui permettront de réaliser un portage vers la parole et pour les sujets autistes une suppléance langagière, ce dont les professionnels ici présents vont témoigner. Ce faisant la parole recrée de la structure en ré-instituant l'institutionnel ébranlé, le surplomb nécessaire à tout collectif qu'il faut tout de même qu'un au moins un vienne représenter. Et dans le même temps la parole troue, ou décomplète le discours plein et se voulant consistant du tout gestionnaire. Les exemples cliniques de ce jour viendront-ils éclairer ce point. Et sans aucun doute les témoignages que nous allons entendre soulèveront débats et réflexion sur la clinique, sur l'institution, et sur la place du soignant aujourd'hui.

Les équipes représentées :

- Philippe Mangano, infirmier psychiatrie retraité, « désinstitutionnalisation » interventions de Jérémy Marmoret, psychologue au secteur pédopsychiatrie d'Alès, sous le titre « une voi(e)x » Stéfan Hallart infirmier secteur psychiatrie adulte « une porte s'est ouverte » Paola Gobert, infirmière secteur psychiatrie adulte, « La momie » au sujet de leur clinique de l'autisme et de la psychose. Cette équipe travaille dans un groupe de lecture existant depuis de longues années sur le secteur et un atelier d'écriture, l'ensemble servant d'assise à l'écriture et à la transmission de leurs pratiques cliniques, ils interviennent parfois sur demande dans des journées de réflexion, et c'est lors d'une journée Audit à Alès que je les ai pour ma part rencontrés voici deux ans, que j'ai été frappée par le travail collectif dont ils témoignaient, et leur capacité individuelle à parler leur clinique.

- Emmanuel Lafay, pédopsychiatre, Hôpital de Jour l'Oranger, Arles
Sous le titre « Qu'ai je donc à te conter, moi qui ne parle pas? »

Témoignage d'une rencontre avec un enfant autiste sans langage et non voyant dans le cadre d'un soin en patageoire thérapeutique, soulèvera les questions abordées plus avant sur la traversée de la peur, le sentiment d'impuissance voir d'usurpation lorsqu'il s'agit de faire face à l'impossible, comme point de départ d'une course de fond saisissant le sujet soignant dans l'Autre institutionnel.

- Les équipes soignantes et éducatives de l'association la Bourguette : Les Foyers du Grand Réal pour adultes autistes, projection d'un film réalisé par Jean-Pierre Lenoir, interventions d'éducateurs spécialisés, présentation du projet de vie de la Bourguette par son directeur général, Lionel Bourdely.

Fin de journée :

Ma question à Jean-Pierre Lebrun :

A partir d'un extrait d'une interview de Patrick Chamoiseau

« Nous sommes dans un système d'oppression symbolique, quasi totalitaire, qui couvre l'ensemble de la planète. Le capitalisme mutant, labile comme un virus, a plus de trente ans d'avance en termes d'articulations planétaires, mutations, virtualisations et détricotages de tous nos vieux systèmes de représentations. Ils ont construit un écosystème où ils sont très puissants, très à l'aise, hors d'atteinte des vieux États, gouvernements, parlements, programmes nationaux et autres entités obsolètes.

Changer radicalement nos systèmes de représentations, et donc, notre imaginaire du monde, changer d'échelle, aller à des refondations, sont une exigence qui ne correspond plus aux temps politiques nationaux et aux petites conquêtes cycliques du pouvoir.

Il faut relire ce roman d'Asimov, nous dit Chamoiseau, *Fondation*, dans lequel pour trouver l'alternative, ou des alternatives, à l'Empire, se crée un petit cercle d'effervescence de l'imaginaire. Ce petit cercle va tout changer ». Chamoiseau évoque le « lieu des solutions » et dit

« Il est nulle part et partout, il est individuel et collectif, il est territorial et non territorial, il est dans une refondation totale de nos systèmes de représentations, et dans le sens que nous accordons aux choses fondamentales. Cette mutation est déjà en cours un peu partout, mais elle est invisible pour nos vieux systèmes de représentations, nous ne voyons que les ruines et les décombres se préciser autour de nous, mais l'horizon, l'en dehors, l'inconnu, l'inconcevable, nous brûle encore l'esprit.. Le lieu est dans cette brûlure.

Ma question : le petit cercle cité par Chamoiseau, l'en dehors, l'inconnu, ce qui nous brûle l'esprit, et qui pour nous psychanalyste serait ce qui pourrait à voir avec le savoir inconscient, est-il selon les catégories que tu avances le lieu des solutions ? En d'autres termes : pour relancer la réflexion sur le sous titre de ton ouvrage : ce que peut la psychanalyse pour la vie collective, la psychanalyse n'apporte t-elle pas, à partir de la structure, une lecture du singulier, partie droite des formules de la sexualité, ratages, interstices des autres discours en tant qu'il échouent à répondre de l'universel, trouvailles, incidents, créativité ?

En conclusion de la journée selon l'ambiance :

Courage de dire, mise en récit, et aussi...balbutiement, ratage et toujours mieux rater.

Samuel Beckett, dans Cap au pire, Ed.Minuit, qui vaut pour cette éthique du bien dire, et qui commence par Encore...

« Encore. Dire encore. Soit dit encore. Dire pour soit dit. Dire un corps. Où nul. Nul esprit. Ca au moins. Un lieu. Où nul. Pour le corps. Où être. Où bouger. D'où sortir. Où retourner.

D'essayé. De raté. N'importe. Essayer encore. Rater encore. Rater mieux. D'abord le corps. Non. D'abord le lieu. Non. D'abord les deux. »